



« On a projeté notre vie autour des enfants, quand ça ne fonctionne pas, il faut tout déconstruire », explique la psychothérapeute Déborah Schouhmann.

© PEXELS.

pour une stratégie de l'évitement ».

Si extérieurement, rien n'a changé dans la vie du couple, l'infertilité n'étant ni une maladie ni un handicap, on pourrait imaginer qu'une fois le coup accusé, la vie se poursuit. Ce n'est jamais le cas. « Il n'y a pas d'interrupteur qui permette de se remettre dans l'état antérieur, résume Schouhmann. « Cet enfant absent, c'est l'éléphant au milieu de la pièce. »

Des mesures préventives, dès l'âge de 20 ans ?

Pour prévenir ces problèmes et l'entrée tardive dans une PMA, dont les chances de réussite ne feront que baisser les années passant, certaines préconisations émergent. Dans le « grand plan contre l'infertilité » qu'Emmanuel Macron avait proposé en janvier 2024, figurait un bilan de fertilité, proposé dès 20 ans, et remboursé par la Sécurité sociale. Une mesure que les hommes que nous avons interrogés trouvent salutaire. « On apprend l'importance de l'hygiène aux enfants avec le brossage de dents, on fait des campagnes contre l'alcool au volant... il faudrait parler de la fertilité au même titre », estime Guillaume, qui assure qu'il se serait lancé plus tôt que 32 ans, s'il avait su que les risques existaient.

Pour Sabine Roux, le bilan de fertilité précoce n'est pas une solution miracle. « On ne peut pas envoyer tout le monde en PMA, sous prétexte qu'une anomalie est détectée... Le couple peut peut-être concevoir naturellement malgré cela. » Il présente aussi l'inconvénient d'être très anxiogène pour des jeunes qui n'ont pas encore de relation stable mais déjà conscience qu'ils rencontreront des difficultés. Pour elle, au-delà du traitement médical (recadrage de l'hygiène de vie, traitement hormonal voire opération dans le cas d'une varicocèle, la dilatation d'une veine spermatique), ce qu'il faut marteler aux hommes en souffrance, c'est qu'ils ne sont pas seuls. « Comme généralement, ils n'en parlent pas à leurs amis, ils croient être un cas unique. Mais ce n'est pas le cas. » Un argument qui ne suffira pas à apaiser les tourments de Sylvain, dont la compagne va entamer cette année des démarches de PMA en Espagne après une succession d'échecs en France. Ces derniers temps, il fait un rêve récurrent : « Qu'on aille chercher un enfant dans un distributeur pour que ça s'arrête. »

Qu'on aille chercher un enfant dans un distributeur pour que ça s'arrête

Sylvain

”

Un astronaute **sur Mars** avant la fin du mandat de Trump, possible ?

La promesse du président de planter les couleurs américaines sur la surface martienne paraît irréalisable avant la fin de la décennie. Francis Rocard, spécialiste de l'exploration du Système solaire, explique ce qu'il en est.

ENTRETIEN

TRISTAN VEY

Le président américain, Donald Trump, a déclaré lors de son investiture que les Etats-Unis « poursuivraient (leur) destinée manifeste (idéologie selon laquelle la nation américaine aurait pour mission divine l'expansion de la civilisation d'abord vers l'ouest, puis dans le monde entier, NDLR) vers les étoiles, en envoyant des astronautes américains planter la bannière étoilée sur la planète Mars ». Elon Musk, présent pendant ce discours, s'est réjoui de cette annonce, levant les deux pouces.

Devenu très proche du nouveau président, le milliardaire n'a jamais caché son rêve un peu fou de conquérir Mars pour faire de l'humanité la première espèce multiplanétaire (et échapper ainsi aux IA, qui constituent selon lui une menace existentielle). Mais quel sens faut-il donner à cette annonce ? Quelles sont les marges de manœuvre du président américain pour accélérer la conquête de Mars ? Pour tenter d'y voir un peu plus clair, nous avons interrogé Francis Rocard, responsable de l'exploration du Système solaire au Cnes, l'agence spatiale française.

Serait-il possible d'envoyer des hommes rapidement sur Mars, dès 2028, soit avant la fin du mandat de Donald Trump, comme l'a suggéré Elon Musk sur son réseau social récemment ?

C'est impossible, pour de nombreuses raisons. Pour commencer, le Starship (le grand vaisseau actuellement développé par SpaceX et sélectionné par la Nasa pour poser les astronautes sur la Lune dans le cadre du programme Artemis) n'est pas opérationnel. Il fait actuellement des tests, il explose souvent. Pour le moment, il n'est même pas qualifié pour le vol habité. Mais même dans le cas où il le serait dans les années qui viennent et qu'il ait démontré sa capacité à se poser sur Mars, il resterait le problème du retour.

Il ne peut pas se poser avec le carburant nécessaire à son redécollage car il serait trop lourd. Il y a deux options : soit fabriquer du méthane et de l'oxygène sur place à partir d'eau et du CO₂ de l'atmosphère, soit faire atterrir des réservoirs avant. Dans les deux cas, cela nécessite encore de nombreux développements technologiques. La Nasa n'envisage pas que cela soit réellement envisageable avant 2040, au mieux.

L'agence a-t-elle elle-même un plan pour y parvenir ?

La Nasa a révélé en 2022 une architecture de mission avec un gigantesque vaisseau de 300 à 500 tonnes, peut-être

à propulsion nucléaire, pour transporter les astronautes à l'aller et au retour. L'idée serait ensuite de poser un réservoir et un rover de transfert de carburant, puis de poser un MAV (*Mars Ascent Vehicle*, soit « véhicule de remontée martien ») vide et d'en faire le plein. Si tout se passe bien, on peut alors poser les astronautes. Au total, l'ensemble de la mission prendrait environ six cents jours, avec trois à quatre semaines sur place.

La Nasa estime qu'il faudrait compter environ 400 milliards de dollars pour développer tout cela. C'est quatre fois le coût du programme Artemis de retour sur la Lune. A titre de comparaison, le budget annuel de la Nasa est d'un peu moins de 25 milliards, et il est inenvisageable que le Congrès valide un budget annuel à 100 milliards. Il faut donc étaler les dépenses dans le temps. C'était une des raisons d'être du programme Artemis : une étape nécessaire pour se donner le temps et avoir l'argent pour développer des technologies clés sur la Lune qui seraient réutilisées pour Mars.

Faut-il voir dans la déclaration de Trump une menace pour le programme Artemis ?

C'est difficile à dire, nous n'avons aucun élément pour en juger, si ce n'est qu'Elon Musk comme Donald Trump sont bien plus fans de Mars que de la Lune. Tout le monde est dans l'expectative. La Nasa a un président intérimaire en attendant l'arrivée annoncée du milliardaire Jared Isaacman, proche d'Elon Musk, à sa tête. Ce qui semble potentiellement le plus menacé à court terme, c'est la fusée SLS de la Nasa, qui doit emporter les astronautes en orbite lunaire à bord de la capsule Orion.

Dans l'architecture actuelle du programme, le Starship de SpaceX se contente en effet de faire la navette entre l'orbite lunaire et la surface. Mais dans l'esprit d'Elon Musk, le Starship est un vaisseau qui serait capable d'emporter et de ramener des astronautes sur Terre. Si les Etats-Unis abandonnaient le SLS, ce serait un coup de tonnerre. Ce sont des dizaines de milliards qui auraient été dépensés pour rien.

Quelle serait la mission la plus ambitieuse envisageable vers Mars dans un avenir proche ?

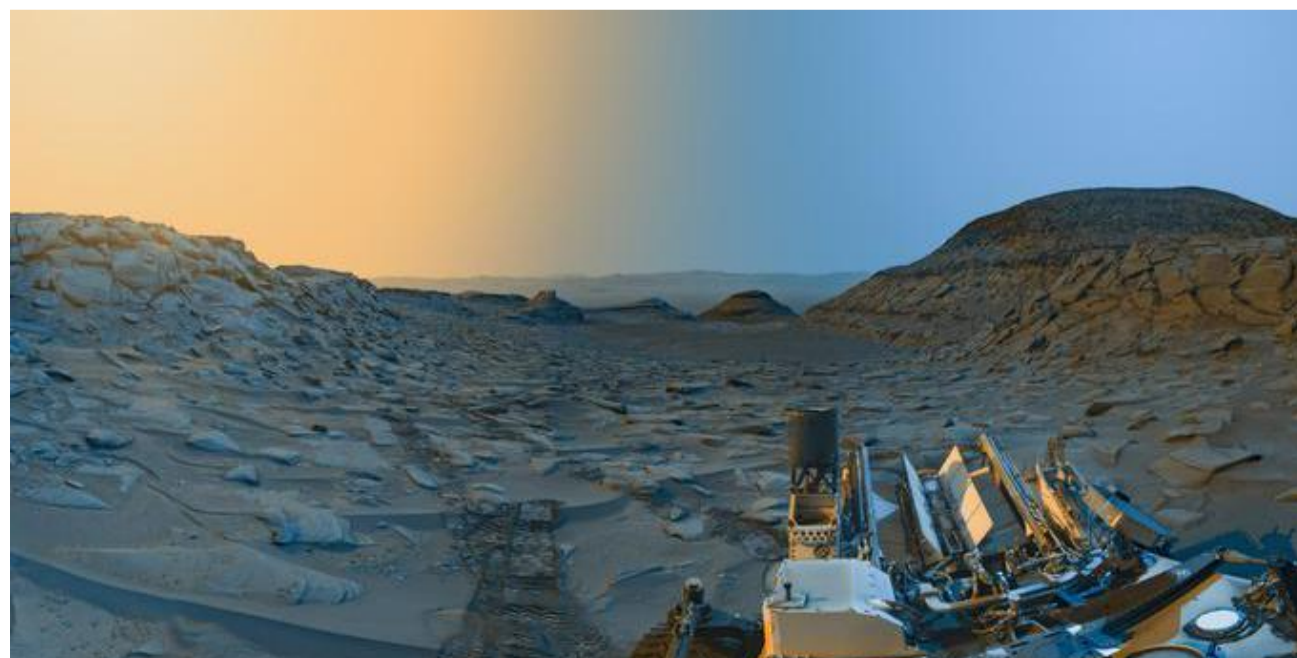
On peut imaginer qu'un vaisseau automatique de type Starship, habité ou non, soit lancé avant 2030 pour aller survoler Mars avant de revenir vers la Terre, similaire à la mission Artemis 1 lancée vers la Lune en 2022. Cela reste optimiste, mais c'est dans le domaine du possible. Mais pour le moment, nous ne savons pas ce qui va se passer.

LE FIGARO



La Nasa estime à la louche qu'il faudrait compter environ 400 milliards de dollars pour développer tout cela. C'est quatre fois le coût du programme Artemis de retour sur la Lune

”



Pour Francis Rocard, le vaisseau actuel « ne peut pas se poser avec le carburant nécessaire à son redécollage car il serait trop lourd ». © ZUMA PRESS.